

Source:

Paris-Match, 30.11.99

basé sur un article de Patrick Forestier

Ces gorilles qui disparaissent

À la frontière du Rwanda et du Congo, la guerre civile met en danger les dernières familles des grands singes les plus proches de l'homme. Dans le Parc National de Kahuzi-Biega, au cœur du Kivu, des 280 *spécimens* comptés en 1996, il n'en reste déjà plus que 70 dont seulement quatre mâles adultes.

Un homme se bat, avec les gardiens, pour sauver les derniers gorilles des balles des braconniers: Carlos Schuler, un Suisse allemand de Bürglen, le "village" de Guillaume Tell. Il est arrivé dans le Kivu en 1983. Il avait 28 ans. Il y est resté par amour de l'Afrique et par amour de Christine Deschryver, une fille belge qui a grandi en Afrique, et qu'il a épousée.



Christine est la fille d'Adrien Deschryver (photo), un *planteur* belge qui fonda le Parc de Kahuzi-Biega dans les années 70. Deschryver était un personnage comme on en rencontre encore en Afrique. Au pied des montagnes, ses parents possédaient une *plantation* de thé et de café. Mais, plutôt que de suivre l'école des *jesuites*, le petit Adrien préférait s'enfoncer dans la forêt avec les *Pygmées* pour chasser l'éléphant et découvrir les vertus des plantes *magiques*. Après l'indépendance, au lieu de retourner à Bruges, il décida de rester avec sa femme, une Congolaise, et ses cinq enfants. Pilote, il fonda une petite compagnie d'aviation, mais toute sa vie il resta l'ami des gorilles. "J'ai grandi avec des bébés gorilles à la maison, se souvient Christine, sa fille. Lorsque des femelles étaient abattues par les braconniers, mon père recueillait les orphelins. Dian Fossey venait nous rendre visite. Elle avait un drôle de *tempérament* et semblait préférer les animaux aux hommes." Adrien Deschryver n'était pas un tendre non plus. Il n'hésitait pas à abattre à coups de revolver les vaches qui entraient dans le parc. Il est mort en 1989, en quelques heures, probablement *empoisonné* à cause de son combat pour la défense des grands singes, quatre ans après la mort de Dian Fossey, elle-même assassinée à coups de *machette* en 1985, sans doute par des braconniers. Depuis, Carlos, qui s'est marié avec Christine, a repris, d'une autre manière, le travail de son beau-père.

"Ils sont au rendez-vous", lance Carlos en désignant les deux pisteurs pygmées qui nous attendent au bord du chemin. Personne ne connaît la forêt mieux qu'eux. Depuis plusieurs jours, ils suivent le groupe de gorilles de Mugaruka, qui ne comprend plus que sept individus. "Ils ne sont pas loin", traduit John Kahekwa, le guide qui, depuis seize ans, les observe. Des 20 groupes, soit 280 spécimens environ, qui peuplaient encore la zone en 1996, il n'en resterait plus que 70, divisés en quatre familles. Le 17 août dernier, 23 gorilles ont été abattus. Des *villageois* ont entendu de longues rafales d'armes automatiques. Nous avons retrouvé des morceaux de peau abandonnés par les braconniers et des os dans la forêt. C'étaient des femelles blessées qui sont allées mourir plus loin."

Devant nous, John coupe des branches pour nous ouvrir le sentier. Les gorilles n'ont pas les problèmes des hommes. Ils avancent sans mal, à la recherche des fleurs, des feuilles, des racines, des plantes qu'ils mangent. Ils aiment en particulier les *bambous*, tendres de préférence.

"On approche", me chuchote Carlos en souriant. Une demi-heure plus tard, John ralentit, le dos courbé. De temps en temps, un bruit de branches cassées, de végétation arrachée parvient jusqu'à nous. Les gorilles sont en train de se nourrir. Il faut d'abord se présenter au mâle dominant pour qu'il voie que nous ne sommes pas hostiles. Notre *posture*, le corps cassé en deux, signifie que nous nous soumettons. À pas comptés, nous nous approchons des bruits. Les gorilles apparaissent enfin. À une dizaine de mètres, nous nous asseyons sans gestes brusques. Mugaruka nous observe, fixe chacun de nous de ses petits yeux ronds.

Le gros mâle n'a pas aboyé, donc il n'y a pas de danger. John et Carlos ne regardent pas l'animal, ce qui pourrait passer pour une *provocation*. Devant un gorille, il ne faut pas se montrer fier. Le groupe ne semble pas troublé par notre présence et continue à avancer à la recherche de nourriture. Nous suivons à bonne distance, courbés ou à quatre pattes dans les tunnels qu'ils creusent, naturellement, en avançant à travers les feuilles. A la troisième halte,

nous nous approchons encore. Mugaruka est en voie de devenir un "silver back", un "dos *argenté*", dont le poil gris montrera bientôt qu'il est entré dans la pleine force de l'âge. Il doit mesurer un bon mètre quatre-vingts et approcher les 200 kilos. Tel un King Kong, il brise d'énormes branches avec une facilité énorme, arrache des arbres, les secoue comme des plantes vertes. D'un coup de la main, on sent qu'il pourrait nous arracher la tête.

Pour mieux observer, nous nous approchons un peu plus. Mugaruka s'est arrêté de manger et nous regarde avec un air mauvais. Soudain, il s'appuie sur ses mains et nous charge. Impressionnant. Surtout ne pas fuir. Il *stoppe* à 1 mètre, gueule ouverte pour nous faire peur avec ses dents. Il nous fixe de longues secondes, le *buste* droit, pour montrer qui est le plus fort, avant de retourner lentement à ses occupations. Nous suivons avec précaution. La deuxième *charge* est plus violente encore. Devant John, le gorille *balance* son bras à la hauteur de son visage, d'un air de dire: "Si je veux, je te casse la tête." Le temps semble long, mais John ne paraît pas particulièrement inquiet. Il décide toutefois de décrocher. La troisième charge risque de ne pas être une attaque pour *intimider* seulement. John connaît trop bien les gorilles et sait où s'arrêter. En 1987, c'est lui qui avait guidé le cameraman qui devait *filmer* les scènes les plus fortes de "Gorilles dans la brume". Le *réalisateur* cherchait un "silver back" au sang chaud. Le vieux Mushamuka en avait le *profil*. Après la troisième charge, John a refusé d'aller le provoquer une nouvelle fois. Le cameraman a insisté. Il a lui-même suivi le gorille, qui l'attendait, caché derrière des branches. L'attaque n'a duré que quelques secondes. Le cameraman avait la moitié de la jambe arrachée par un coup de dent. Il s'en est sorti après trois mois d'hôpital à Nairobi.

"Le gorille ne se bat jamais avec l'homme. Il peut le mordre, s'il se sent menacé, explique John. Mais, la plupart du temps, il fuit. C'est un animal paisible, facile à tuer, surtout avec une arme." Depuis le *génocide* des Tutsis au Rwanda, en 1994, la région n'a jamais connu la paix. À une première guerre, en 1996, qui vit l'arrivée de Kabila à Kinshasa, succéda une deuxième, en 1998, dirigée contre lui. L'est du pays est aujourd'hui tenu par un mouvement *rebelle* soutenu par le Rwanda et l'Ouganda. Jamais autant d'armes n'ont *circulé* dans cette zone, surtout du côté de Bukavu, où se trouvent les gorilles. Les Interahamwe, les *miliciens hutus* responsables des massacres, luttent contre l'armée rwandaise, et les *guerriers maï-maï* attaquent nus avec des objets magiques autour du cou pour se protéger des balles. Dans le parc, ils s'en sont d'abord pris aux éléphants, puis aux gorilles. Ils ne sont pas les seuls. Les Pygmées, repoussés à la limite du parc à sa création, ont participé aussi, comme les Bashi, une autre tribu. Pas pour le plaisir, mais parce que la famine menace dans toute la région. Les vaches, nombreuses dans le Kivu, ont été mangées depuis longtemps. Restent les animaux sauvages. Le drame, c'est que, *contrairement* aux populations des Virunga, celles du Congo aiment la viande de gorille. Alors, Germain Mankoto, le directeur du parc, a lancé un appel aux braconniers le mois dernier. Une cinquantaine de Pygmées et de Bashi des villages *alentour* se sont présentés. Contre la promesse de ne pas être punis pour le passé, le directeur leur a demandé de travailler dans le parc, pour défendre les gorilles. "Restez avec nous. Lorsque la paix reviendra, vous aurez un salaire régulier", a-t-il promis. Tous ont accepté. La menace qui pèse sur les gorilles n'est pas écartée pour autant. Dans le camp, détruit par les combats, qui marque l'entrée du parc, une poignée de soldats congolais essaient de contrôler la situation. Privés de *solde* depuis des mois, ils font ce qu'ils peuvent. Depuis trois jours, ils gardent un braconnier prisonnier. On a trouvé chez lui une tête de gorille qu'il cherchait à vendre. Les *trophées* sont toujours aimées à l'étranger. On a déjà vu des têtes de ces malheureux animaux transformées en tabourets et les mains en cendriers. "Si la guerre continue, il n'y aura bientôt plus un seul gorille", souffle Carlos en regardant la tombe de son beau-père qui repose au milieu des animaux qu'il a tant aimés, comme si son esprit pouvait encore les protéger.

Source: Paris-Match, 30.11.99, basé sur un article de Patrick Forestier



Carlos Schuler avec d'anciens braconniers